

## LE BAPTEME ET LE MYSTERE DE PAQUES

Je n'ai la prétention de vous faire ni un cours d'archéologie ni un cours de théologie, mais je voudrais simplement déployer sous vos yeux les principaux thèmes doctrinaux et vitaux dont notre liturgie baptismale est comme tissée. Ce faisant, je voudrais appliquer à fond une remarque de mon maître regretté, le P. de Montcheuil. Celui-ci déplorait que pour faire la théologie du baptême, au lieu de le considérer dans toute la plénitude possible et normale de sa célébration, on s'en tînt d'ordinaire au minimum requis pour la validité, en supposant par surcroît le sacrement administré à un seul enfant inconscient. Au contraire, nous irons directement à la cérémonie complète du baptême solennel des adultes. Et nous n'envisagerons pas le cas d'un baptême donné à un individu, en dehors de toute participation de la communauté ecclésiastique, mais nous supposerons la cérémonie baptismale collective, insérée, ou plutôt laissée à sa place normale dans la liturgie, c'est-à-dire à la fin du carême, au cœur de la nuit pascale. Ainsi le rite, reprenant tous ses contacts naturels avec l'ensemble vivant de la liturgie, reprendra-t-il du même coup son sens plénier et, si j'ose dire, tout son potentiel vital.

### I

Je ne vous ferai pas un exposé détaillé des scrutins, tels qu'ils se déroulaient naguère au long du carême, et que nous les trouvons aujourd'hui télescopés en une seule cérémonie. Mais je retiendrai ce sens fondamental du carême, qui lui reste alors même que les scrutins sont tombés en désuétude : une préparation à la fête baptismale, prépara-

tion des catéchumènes pour l'Église, et aussi bien de l'Église pour les catéchumènes. Il serait très désirable que le sens de la fête pascale soit restauré chez nous, et comment pourrait-il mieux l'être qu'en revenant à cette idée : l'Église, pour célébrer la vie immortelle conquise sur la mort par son divin Chef, ne sait mieux faire que communiquer cette vie par le baptême. La fonction missionnaire de l'Église apparaît ainsi, en elle-même, comme sa perpétuelle attestation de la Résurrection. Saint Athanase, au IV<sup>e</sup> siècle, voulant prouver aux païens la Résurrection du Sauveur, ne s'attardait pas à des arguments historiques. Il leur disait simplement : « Voyez donc la vie plus forte que la mort que l'Église communique à ceux qu'elle baptise. »

Et pour le catéchumène, comme il serait important que le baptême n'apparût pas seulement comme un point de départ, mais comme un point d'arrivée, comme le terme radieux d'une préparation lente, austère, exigeante, comme l'objet d'une élection imméritée, comme le sommet d'une initiation et la contre-partie d'un engagement sans retour. Elle avait un tout autre prix pour les anciens chrétiens que pour beaucoup de chrétiens modernes, cette profession de christianisme qui nous a si peu coûté, qu'ils avaient dû si chèrement conquérir. Que le carême redevienne pour nous ce qu'il est tout d'abord : un renouvellement du temps d'épreuves normalement préparatoire au baptême, renouvellement volontairement pénible qui nous prépare lui-même au renouvellement indiciblement heureux du don de la grâce baptismale.

Mais de quoi est faite cette préparation au baptême que le carême nous remémore et dont la liturgie baptismale a au moins gardé le schéma ? Distinguons si l'on veut une préparation prochaine et une préparation éloignée. La préparation éloignée, c'est l'ensemble des cérémonies qui se passent maintenant aux portes de l'Église. La préparation prochaine, c'est celle qui a lieu dans l'Église elle-même et qui correspond au septième scrutin, lequel se célébrait dans la basilique de Latran, le samedi saint, à l'heure de tierce. Encore, dans la préparation éloignée, faut-il distinguer trois choses : 1<sup>o</sup> la signation et l'exorcisme, véritable prise de possession initiale du candidat par l'Église; 2<sup>o</sup> l'initiation à la prière, commençant dès les premiers scrutins; 3<sup>o</sup> l'initia-

tion à la foi, à partir du troisième scrutin, *in aperitione aurium*. Dans la préparation prochaine nous relèverons deux autres éléments : 1° l'onction d'huile des candidats, prélude de la lutte qu'ils acceptent dès lors de mener eux-mêmes contre le diable; 2° la profession personnelle de la foi précédemment transmise.

Rappelons simplement la magnifique formule de la signation initiale :

*Je te signe le front, pour que tu reçoives la croix du Seigneur.*

*Je te signe les oreilles, pour que tu écoutes les divins préceptes.*

*Je te signe les yeux, pour que tu voies la clarté de Dieu.*

*Je te signe les narines, pour que tu sentes l'odeur de suavité du Christ.*

*Je te signe la bouche, pour que tu profères des paroles de vie.*

*Je te signe la poitrine, pour que tu croies en Dieu.*

*Je te signe les épaules, pour que tu portes le joug de son esclavage.*

Enfin :

*Je te signe tout entier au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour que tu aies la vie éternelle et que tu vives dans les siècles des siècles.*

Dans le lyrisme de ces formules et de ces symboles, transmises à l'Église romaine par la liturgie gallicane, s'affirme de façon triomphante ce que j'appellerai la conscience conquérante de l'Église. Nous la saisissons sur le fait dans cette prise de possession de l'homme tout entier : elle y affirme son pouvoir de le faire entrer dans un monde nouveau; mieux : de faire de lui une créature nouvelle. On pourrait développer ici une théologie des sens spirituels, selon une tradition chère à la spiritualité patristique; l'assurance de communiquer une vie nouvelle intégralement humaine et pourtant toute divine s'y épanouirait avec la plus exubérante richesse. Qu'il nous suffise de montrer comment dans ces signes de croix dont l'Église couvre le catéchumène qui se livre à elle, le sens éclate de ce même geste dont il ne cessera plus de s'envelopper : il s'agit, selon le mot de saint Paul, de le conformer à la croix du Christ pour le conformer à la vertu de sa Résurrection. C'est dire d'un mot l'essence du baptême.

Ajoutons un détail bien caractéristique. A côté de cette ample cérémonie gallicane, le rituel nous a gardé le vieux rite romain qui, naturellement, est un maximum de concision et de sobriété : un simple signe de croix sur le front avec l'invocation des trois Personnes divines (le rite a d'ailleurs lieu trois fois, correspondant à trois scrutins différents). Mais ce rite, le prêtre n'est pas le seul à l'accomplir; avant d'y procéder lui-même, il a invité le parrain à s'en acquitter tout le premier. Ne manquons pas de dégager la portée de cette intervention rituelle d'un laïc en tant que tel. L'Église semble considérer que l'introduction en elle des nouveaux fidèles n'est pas et ne saurait être la seule affaire de ses prêtres. C'est tout le corps qui y est intéressé, et il faut que de simples fidèles y prennent une part active, mieux : qu'ils en fassent leur affaire. Le parrain est un rouage essentiel de la cérémonie baptismale intégrale et il y a, tout comme le prêtre, des gestes sacrés à poser. On peut dire que la reconquête des hommes de ce monde pour Dieu par le Christ est dans l'Église essentiellement œuvre commune. En s'agrégeant à l'Église tous acquièrent le pouvoir et, dans une certaine mesure, le devoir de faire leur cette conquête qui les a eux-mêmes conquis.

Mais remarquons bien aussitôt sous quelle forme l'Église semble concevoir cette prise de possession de l'homme, par la mort du Christ, pour la vie du Christ. La triple signation est chaque fois le prélude d'une imposition des mains accompagnant un exorcisme. Rien qui gêne davantage nombre de prêtres aujourd'hui que cette cérémonie, sur laquelle l'Église au contraire semble appuyer, je ne dirais certes pas avec complaisance, mais avec une insistance qui ne peut pas ne pas être significative. Un prêtre à qui on parlait devant moi de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à traduire en français la liturgie baptismale répliquait aussitôt : « Heureusement que les gens n'y comprennent rien! S'ils savaient que c'est au diable que nous adressons tant de paroles, ils seraient bien édifiés! » Disons-le tout net : une telle parole est un aveu d'incompréhension totale de l'esprit de la liturgie, c'est-à-dire de l'esprit de l'Église. Pour trop de chrétiens modernes, la reconquête du monde par Dieu, la prise de possession de l'homme par le Christ, ne sont plus que des images au fond privées de sens. On croit bien toujours,

et certes parfois avec un optimisme déconcertant, que l'incarnation doit pénétrer le monde entier de la présence divine ; mais on oublie ou l'on méconnaît le mode selon lequel l'Écriture et la tradition nous présentent ce processus. On n'y voit qu'une espèce d'effusion de la grâce à travers une terre simplement avide de la recevoir par tous ses pores et de s'en imprégner à fond. L'incarnation nous apparaîtrait presque comme un plaisir pour le Dieu fait homme.

Au contraire, si la pensée chrétienne antique ne pouvait concevoir l'incarnation séparément de la croix, c'est qu'elle prenait au sérieux ces expressions de conquête et de reprise ; c'est qu'elle ne se représentait pas ce processus autrement que comme une lutte, une lutte au sang, une lutte à mort. Pour le Nouveau Testament, pour les Pères, pour la liturgie, les rapports entre Dieu et l'homme sont un véritable drame, parce qu'à ces deux personnages s'en ajoute toujours un troisième, et c'est le diable. Il ne s'agit pas de faire passer l'homme d'un état de pure nature, bon en soi, à un état surnaturel, simplement meilleur, mais de le faire passer d'un esclavage odieux à la liberté, de l'arracher au démon pour le rendre au Père. Nous ne croyons plus au diable. Mais si nous y croyions un peu plus, notre christianisme, redevenu inconfortable, ou devenu inquiétant et non plus tranquillisant, nous pousserait tout autrement à la lutte et à la conquête. L'idée de sauver nos frères de la perdition reprendrait toute sa vertu tragique. Or c'est là ce que la liturgie nous affirme : que Dieu a un ennemi, que cet ennemi, c'est le prince de ce monde, qu'il y est installé et qu'il y retient esclaves les hommes dont Dieu avait voulu faire ses fils. Cet ennemi, le Christ en venant en ce monde l'a affronté. Et l'Église à son tour, poursuivant son œuvre, l'affronte elle aussi. D'où sa condition militante. On le voit, c'est toute une conception du monde et de l'activité de l'Église en lui qui est ici engagée. Elle va dominer désormais toute la cérémonie baptismale. Faute d'en avoir vu dès le début l'importance, on méconnaîtrait toute la portée de cette cérémonie.

## II

Après la première prise de possession de l'homme opérée de haute lutte par l'Église, pour la gloire au moyen de la croix, pour la vie à travers la mort, vient l'initiation. Elle a été symbolisée et préparée par l'imposition du sel sur la langue du catéchumène : il va recevoir une sagesse de vie qui le défendra de la corruption, qui restituera en lui le goût des vraies nourritures, détruit jusque-là par les nourritures frelatées de ce monde<sup>1</sup>.

Cette initiation est double. Et c'est d'abord une initiation à la prière. Elle culminera dans la tradition de l'oraison dominicale, ce *Pater* que l'Église ancienne se gardait de prononcer à voix haute autrement que dans l'assemblée close des fidèles, groupés autour de la table eucharistique. Mais dès avant qu'ils puissent en venir là, l'Église aura accueilli les catéchumènes à sa prière commune et elle la leur aura enseignée pour l'exemple.

C'est là un trait qui doit encore être souligné : que l'initiation à la vie chrétienne, à la vie en Église, est d'abord une initiation *personnelle* à la prière, à la prière *publique* de la liturgie. Je dis bien initiation *personnelle* à la prière *publique*. Les deux termes sont d'une égale valeur, ou plutôt ils ne prennent leur valeur commune que dans leur réunion. A trois scrutins successifs, l'Église ayant prié pour les catéchumènes les fait prier devant elle : Priez, élus, fléchissez le genou », leur dit le prêtre. Puis il ajoute : « Levez-vous, complétez votre prière en disant *Amen*. » C'est d'un véritable encore rudimentaire exercice personnel de prière qu'il s'agissait dans la liturgie antique. Mais, ne l'oublions pas, cet exercice s'insérait dans l'ancienne messe des catéchumènes où les candidats au baptême avaient com-

1. Des censeurs érudits ont sévèrement condamné ce paragraphe. Nous y aurions mêlé inconsidérément au symbolisme naturel de la sauvegarde contre la corruption le symbole, nous dit-on, tardif et tout artificiel, de la sagesse... Malheureusement saint Hilaire déjà commentait l'expression « Vos estis sal terrae » de l'évangile en disant : *Merito igitur sal terrae nuncupati sunt, per doctrinae virtutem saliendo modo aeternitatis corpora reservantes* (Com. in Matth., in loc.). Ce n'est donc en tout cas nullement postérieur à l'usage liturgique que d'expliquer comme nous l'avons fait le symbolisme du sel.

mencé par s'unir, par les *Kyrie eleison* collectifs, aux grands thèmes de prière énoncés par la litanie diaconale, et où ils s'étaient associés avec la foule à la psalmodie antiphonée de l'introït et du graduel.

Représentons-nous, pour autant que nous le puissions, blasés que nous sommes, ce que pouvait signifier, pour des païens, cette seule introduction à la prière de l'Église, cette seule invitation à en tirer une prière propre. Les anciens temples n'étaient pas des maisons de prière. Le dieu n'y recevait à proprement parler que son prêtre dont c'était l'affaire exclusive de le prier publiquement. « Qu'ont-ils donc besoin, ces chrétiens, proteste Porphyre, de si vastes temples où s'assembler ? Ne peuvent-ils pas prier chacun chez soi ? » Une des originalités de l'Église fut d'apparaître précisément comme une société de prière, une société priante. Mais elle ne fut pas moins originale comme école de prière, et de prière personnelle. Car si les païens, selon ce que dit Porphyre, connaissaient un culte individuel de la divinité, quel était son contenu ? Ou bien il s'agissait de demandes intéressées, formulées dans un sentiment tout voisin de la magie, ou bien, chez les néo-platoniciens par exemple, on recherchait une véritable élévation de l'âme vers la divinité, mais alors la personnalité de celle-ci, comme celle du fidèle, paraissait s'évanouir. Seule la liturgie chrétienne, et plus précisément la psalmodie, le chant de ces prières inspirées que sont les psaumes, a pu apprendre aux hommes ce que c'est qu'une conversation de personne à personne entre l'homme et Dieu. Seule la liturgie chrétienne a pu leur apprendre que la prière, c'est cela et rien que cela. Le païen qui entrait dans l'assemblée ecclésiastique surprenait pour ainsi dire la réalisation de la parole du Christ : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Cette assemblée, cette synaxe, en effet, qu'est-ce qui la réunissait ? Visiblement la foi en cette présence invisible, aussi proche pour chacun et pour tous, à qui l'on s'adressait, et que l'on écoutait aussi bien. Présence cherchée comme celle d'une personne aimée, simplement pour entrer en communion avec elle, simplement pour lui parler et l'entendre, et tout de même, sans nul détriment pour ces si purs rapports, mais parce qu'en cet Invisible la con-

fiance était totale, présence sollicitée avec une confiance d'enfant pour tous les besoins terrestres.

Toutefois la note la plus saisissante peut-être dans ce concert de prières qu'était la synaxe ecclésiastique, c'est le lyrisme, c'est la joie de la louange. Cette prière catholique à laquelle l'Église initiait avant tout le catéchumène, c'est un chant. Tous les besoins humains s'y retrouvent avec la plus humble confiance, je le répète. Mais ils s'y retrouvent portés et emportés dans l'élan d'une admiration, d'une adoration exultante. Ces psaumes que reprend inlassablement l'Église, et les cantiques qu'elle y ajoute, le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis*, et toutes les vieilles hymnes comme le *Lumen hilare* ou le *Te decet laus*, ce n'est pas tellement l'ardeur de la recherche qui les emplit que la joie de la découverte. Le Dieu prié par les chrétiens, par l'assemblée chrétienne, c'est le Dieu manifesté, c'est le Dieu qui est venu et qui vient sans cesse, et dont on croit qu'il viendra, qu'il revient, parce qu'on sait qu'il est venu.

Et ceci nous fait passer de l'initiation à la prière à l'initiation à la foi. Elle culminait, nous l'avons dit, dans la tradition du symbole. Mais cette tradition n'était, elle-même, que celle d'un résumé. Pour en recréer l'atmosphère, il faut rappeler comment l'Église avait commencé par présenter aux candidats son enseignement révélé.

Le mercredi *in mediana*, après le IV<sup>e</sup> dimanche du Carême, avait lieu le scrutin *in aperitione aurium*. « Après le chant du graduel, écrit le cardinal Schuster (t. I, p. 27), apparaissaient quatre diacres avec les volumes des Évangiles qu'ils déposaient sur les quatre angles de l'autel; on en lisait successivement les premiers versets, pour que l'évêque les commentât brièvement; puis on apprenait aux catéchumènes le Symbole et le *Pater*. » Il faudrait lire, par exemple dans le tome III du *Liber Sacramentorum*, p. 155 et la suite, toutes les formules de cette *aperitio aurium*, telle que nous l'ont gardée les *Ordines romani*. Le temps nous manquerait; mais citons au moins cette explication. « Évangile, disait le pontife, signifie proprement heureuse nouvelle, telle que l'est précisément l'annonce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On emploie ce terme parce que l'Évangile annonce et manifeste comment celui qui autrefois parlait par les prophètes est venu lui-même à la fin des temps,

revêtu de la chair humaine, selon les paroles de l'Écriture : « Celui qui autrefois parlait au moyen d'envoyés, c'est moi, « je suis venu en personne. »

Cette insistance n'est-elle pas significative ? Ce ne sont pas des idées abstraites que l'initiation à la foi va transmettre aux catéchumènes : c'est un fait, c'est la venue divine. La doctrine enseignée, c'est la parole de Dieu, c'est-à-dire non seulement ce que Dieu a dit, mais d'abord Dieu lui-même parlant à l'homme. C'est, plus précisément encore, l'évangile, c'est-à-dire la parole vivante de Dieu se faisant chair pour s'adresser à nous de plus près. Et c'est ce fait de Dieu intervenant, de Dieu interpellant l'homme, de Dieu se révélant lui-même à nous, non pas simplement rappelé ou commémoré, mais renouvelé dans la lecture liturgique de la Parole divine. Ressusciter par l'imagination le cortège du diacre portant haut l'Évangile devant lequel tous s'inclinent profondément. Devant ce livre s'avancent l'encens et les lumières, comme devant la personne même de l'empereur, de celui qui se prétendait la divinité manifestée. Le diacre, monté à l'ambon, ouvre le livre et chante ses paroles sacrées. Et dans son ministre parlant à son Église, comme l'ami de l'époux, c'est la voix même de l'Époux qui parle à l'Épouse.

Comme ici s'explique ce caractère si marquant du symbole romain : presque pas d'idées abstraites, mais rien que des faits, rien qu'une seule chaîne d'interventions divines qui traverse de part en part toute notre histoire. Et quelle lumière rejaillit de l'initiation à la foi ainsi comprise sur l'initiation à la prière. D'où vient cette exultation de la louange devant un Dieu découvert, sinon cette assurance que Dieu s'est révélé, qu'il est là, qu'il parle encore, qu'il agit toujours, au milieu de l'Église assemblée ? Et de là vient que c'est l'initiation à la foi qui seule achève l'initiation à la prière, dans la tradition du *Notre Père*, après celle du Symbole. Le Dieu que l'on prie comme le prie l'Église, ce n'est pas le grand silencieux vers qui s'élancent des paroles sans écho. C'est celui qui le premier a parlé, c'est celui qui a cherché l'homme avant que l'homme le cherchât, c'est celui finalement qui a lui-même instruit l'homme à le prier.

## III

Au terme de cette initiation, on voit comme le catéchumène était prêt pour les révélations suprêmes. Il n'attendait plus qu'une chose : étreindre cette présence du Dieu venu à l'homme, subir cette action du Dieu agissant dans le monde, intervenant dans la vie de l'homme. Et en même temps il savait que seule la foi pouvait saisir cette réalité, et que seule la prière de la foi pouvait y préparer. Il n'y avait plus qu'à l'introduire au mystère liturgique, au mystère pascal. C'est justement ce que lui promettait l'un des premiers rites de l'ultime scrutin : l'*effeta*, au matin du samedi saint. Le prêtre, à l'imitation d'un geste du Christ, touchait de son doigt mouillé de salive le nez et les oreilles du catéchumène. Il lui disait alors : « Ouvre-toi à la grâce du Saint-Esprit, et toi, démon, va-t'en, car le jugement de Dieu est proche. »

A ce moment intervenaient les deux rites dont nous avons dit qu'ils constituent la préparation prochaine au baptême : c'est-à-dire la reddition du symbole de foi précédemment transmis aux catéchumènes, et l'onction d'huile.

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (VII, 11), à propos du rhéteur Victorinus, nous a décrit cette profession de foi solennelle. Son récit nous fait comprendre le sérieux avec lequel l'Église ancienne écoutait cette proclamation faite par le catéchumène de la foi qu'elle lui avait transmise. Donner le baptême à qui n'aurait pas fait sienne cette foi et ne l'aurait pas à son tour hardiment proclamée, c'eût été un non-sens. Certes, le baptême, comme tout sacrement, l'Église ne saurait trop haut le rappeler contre les erreurs protestantes qui mettent l'activité de l'homme à la place de celle de Dieu, est une œuvre divine. Il n'exprime pas une démarche de l'homme, mais une décision de Dieu. Cependant, il n'en est pas moins vrai que cette action divine exige et engage une libre adhésion de l'homme. Et cette adhésion impliquée, avec son engagement souverainement volontaire et nécessaire tout ensemble, ce n'est pas seulement, notons-le bien, au don individuellement reçu qu'elle doit se faire. C'est une adhésion publique à la foi collectivement possédée par l'Église; plus et mieux encore, c'est

une participation personnelle prise au témoignage qu'elle rend au Christ et à Dieu devant le monde. La condition suprême pour être baptisé, c'est d'avoir publiquement rendu témoignage au Christ. Et un rite inséparable de la *redditio symboli* montre bien tout ce qu'exige cette compromission pour le Christ, avec le Christ. Je veux parler de la renonciation à Satan avec sa contre-partie d'adhésion au Christ. « Renonces-tu à Satan ? » demande le prêtre. Et le catéchumène de répondre : « J'y renonce. » — « Et à ses œuvres ? » — « J'y renonce. » — « Et à ses pompes ? » — « J'y renonce. » Nous savons ce que c'était, cette *pompa diaboli*, qui, pour le catéchumène d'aujourd'hui, trop souvent, ne représente plus rien de précis. C'était tout le détail de la vie païenne, faisant de l'ensemble de l'existence quotidienne une liturgie démoniaque : c'était l'amphithéâtre, c'étaient les fêtes païennes et leurs spectacles, c'était le culte de l'empereur, tout ce tissu serré de sensualité et d'adoration de la force brutale qui s'étendait à l'ensemble de la vie antique. La transposition à notre temps serait-elle si difficile ? Confesser la foi, cela voulait donc dire, du même coup, changer ses actes, changer sa vie, changer son être. Jamais l'implication réciproque de ce qu'on croit et de ce qu'on fait, et surtout de ce qu'on est, n'a été mieux marquée. Mais il faut revenir sur la façon dont le rite de la renonciation à Satan explique la nature de ce changement radical exigé. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une simple amélioration, d'un simple progrès. Il s'agit d'une rupture, et d'une rupture pas seulement avec un passé déjà mort, mais avec une puissance toujours actuelle ; soyons plus précis : d'une rupture avec un être personnel, toujours là et bien attentif à ne pas laisser sa proie lui échapper. Nous l'avions vu dès le début : l'Église, devant le catéchumène venant à elle, aussitôt se mettait en position de combat. Il s'agissait pour elle, par la puissance du Christ, de délivrer un esclave et, pour cela, de lutter avec l'Ennemi qui le tenait asservi, de vaincre Satan par la Croix du Christ. Mais au terme de l'initiation, le catéchumène est appelé à prendre ses responsabilités. Il ne peut aucunement se contenter d'être l'enjeu d'un conflit qui le dépasse. Il faut qu'il dise si, oui ou non, il veut se détourner des ténèbres, se tourner vers la lumière. Il faut qu'il dise non à l'un, qu'il dise oui à l'autre. Il faut

qu'il opte entre Satan et le Christ, et qu'il soit prêt à assumer toutes les conséquences tragiques de cette option. La préparation quadragésimale ne saurait avoir d'autres termes que de l'amener au bord de cette décision.

Le dernier rite préparatoire ne peut lui laisser aucun doute sur ce qui va lui être imposé. Il lui révèle les plus redoutables exigences de sa profession de foi, mais du même coup il lui promet tout le secours nécessaire.

L'onction de l'huile des catéchumènes, en effet, c'est et ce n'est que l'onction de l'athlète avant la lutte. Par sa profession de foi, le catéchumène vient de s'engager dans la milice du Christ. Qu'il ne s'y trompe pas un instant : l'engagement ne saurait être de tout repos. Et nous voici derechef devant l'image du grand conflit qui divise le monde, entre celui qui en est encore, pour un temps mesuré, le Prince, et le Roi du monde à venir, le Roi du siècle éternel. On n'est pas au Christ sans que l'ennemi du Christ lutte avec vous comme il a lutté avec lui. On ne vient pas au Royaume du Christ, on n'entre pas dans sa gloire, sans s'offrir à la Croix, sans verser tout son sang. Nous parlions de témoignage : le témoignage du Christ en ce monde, quelque forme qu'il prenne, c'est toujours le martyre. En se livrant à la vie, il faut que le catéchumène sache qu'il accepte la mort. Mais c'est la mort *avec* le Christ, pour ressusciter *avec* lui et, selon le mot de saint Paul, pour être avec lui toujours. Dans l'onction d'huile, c'est déjà l'onction de l'Esprit du Christ qui fortifie pour les combats futurs ce nouvel oint de Dieu.

#### IV

Avec ce dernier rite, nous voici parvenus au seuil de la nuit sainte, à la nuit où le Christ l'emportant sur le diable, triomphant de la mort, le catéchumène va lui-même mourir avec lui, s'ensevelir avec lui pour naître à la vie véritable.

Une vigile nocturne, veillée d'armes du *miles Christi*, va le préparer à l'acte décisif, de Dieu et de lui-même se rencontrant dans le Christ.

L'enseignement de cette vigile est capital, car il rassemble le groupe harmonieux d'images et d'idées dont l'Église voulait que le catéchumène eût l'esprit rempli et pénétré au moment de descendre dans la cuve baptismale.

Cette vigile romaine qui prépare à commémorer la Résurrection du Chef en baptisant de nouveaux membres en lui s'ouvre par une cérémonie, elle encore, bien peu romaine. Je veux parler de l'*eucharistia lucernaris*, de cet office pour l'heure où l'on allume les lampes, offrande quotidienne de la lumière vespérale que l'Orient transmet sans doute aux églises de Gaule. De celles-ci en tout cas la Mère des Églises l'a reçu à son tour. Mais sa réserve extrême en fait de symbolisme liturgique a eu pour résultat inattendu de rehausser celui-ci qu'elle admettait par extraordinaire. N'acceptant qu'au soir qui précède la dernière nuit avant la résurrection l'office lucernaire, elle en a fait le *praeconium paschale*, l'éloge de Pâques, comme de la fête de la lumière, plus précisément de la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres, impuissantes à l'étouffer.

Restituons par la pensée à notre office du samedi saint son ampleur normale, en même temps que sa place naturelle. Voici les catéchumènes introduits, le soir tombé, dans la basilique latérane complètement enténébrée. C'est d'abord l'attente anxieuse dans le silence nocturne où cette multitude est plongée. Puis une lumière apparaît à l'entrée de la cathédrale. Une voix chante ces seuls mots : « La lumière du Christ! » et l'immense foule s'anime soudain pour jeter son *Deo gratias!* La lumière avance jusqu'au milieu de l'église et se dédouble. De nouveau le même cri, la même acclamation. Au sanctuaire, il y a maintenant un triple scintillement qui s'élève une dernière fois; la voix chante plus haut encore *Lumen Christi!* et l'acclamation de la foule, de cette foule romaine qui savait alors chanter d'une seule voix même les laudes compliquées du protocole impérial, jaillit avec une plénitude inoubliable. Et voici le diacre à l'ambon; l'hymne pascale déploie sur tout ce peuple ses grandes ondes de joie débordante : *Exultet jam Angelica turba caelorum... Gaudeat et tellus tantis irradiata fulgoribus... Laetetur et mater Ecclesia...* Et cette joie s'explicite dans la louange de la lumière, de la lumière victorieuse sur la nuit. Car c'est la nuit où la dette d'Adam a été soldée,

où le sang du véritable agneau a sanctifié les portes des siens. C'est la nuit où la colonne de lumière est apparue qui a guidé Israël hors des ténèbres où l'Égypte le maintenait esclave. C'est la nuit où le Christ étant remonté vainqueur des enfers, l'obscurité qui couvrait le monde a été dissipée. C'est la nuit dont il est vrai de dire que la nuit a été illuminée comme le jour lui-même. Et voici le grand cierge allumé au feu nouveau. Puis, de lui, le feu descend et se communique. Les lampes de la confession et du ciborium, puis toutes les lampes de l'église, s'embrasent de proche en proche, et les assistants eux-mêmes, comme aujourd'hui encore en Orient, se communiquent le feu béni. L'assemblée, enténébrée un instant plus tôt, n'est bientôt plus qu'un brasier de cierges. Cependant la voix du diacre retentit toujours. Elle implore maintenant que cette lumière vespérale allumée dans l'Église par la foi en la résurrection puisse brûler jusqu'à l'aurore éternelle. Que la brillante étoile du matin, du matin de la parousie, vienne mêler sa lueur à celle du cierge témoin de la résurrection. C'était une pieuse croyance, chère aux anciens chrétiens, que l'attente du retour du Christ glorieux dans la nuit même où tous fêteraient sa victoire sur la mort. Mais surtout quelle proclamation magnifique qu'en fêtant le passé on célébrait déjà l'avenir! En commémorant la résurrection du Chef, celle des membres se révélait comme toujours imminente, comme la grande attente à laquelle étaient suspendus tous les désirs de cette nuit!

Comprenons-nous tout le sens de cette cérémonie au seuil de la nuit où le baptême va être enfin accordé aux catéchumènes qui l'ont tant attendu? Et d'abord ce cri de joie dans la nuit : joie des anges, joie de la terre entière, mais surtout joie de l'Église où le catéchumène va entrer. Quelle marque ineffaçable imposée à tous les souvenirs baptismaux que ce cantique de la joie cosmique chantée comme son prélude! Et cette joie est celle de la lumière, de la lumière balayant définitivement les ténèbres. C'est une lumière vespérale, sans doute. Elle ne supprime pas encore les ténèbres du dehors; mais avec quelle confiance elle ose appeler la lumière totale du dernier jour... *lucifer qui nescit occasum!*

Nous voici donc une fois de plus ramenés au grand conflit dont le thème annoncé dès le début du cycle baptismal

y va revenir périodiquement jusqu'au terme. Mais quelle révélation nous est maintenant apportée sur ce drame mystérieux qui fait le fond du baptême! Il s'agit exactement de la lutte, et de la victoire assurée, définitive, de la lumière sur les ténèbres.

Selon l'heureuse expression d'un historien des religions antiques, le christianisme y est apparu comme la plus certaine, la plus triomphale des « métaphysiques de lumière ».

Qu'est-ce à dire? Tout d'abord qu'il a apporté aux hommes l'assurance que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de ténèbres, selon le mot de saint Jean. Mesurons-nous la portée de cette affirmation? Les hommes n'avaient pas attendu l'Évangile pour se savoir étroitement dépendants de puissances cosmiques ou supra-cosmiques. Mais ces puissances, les unes leur apparaissaient comme bonnes, les autres comme mauvaises, les unes comme favorables à cette éclosion de l'esprit qu'ils pressentaient en train de s'accomplir en eux-mêmes, les autres comme défavorables. Qui pouvait dire lesquelles finalement l'emporteraient? Le mieux qu'on pouvait espérer n'était-il pas une poursuite indéfinie du conflit, où la lumière survécût toujours en dépit des ténèbres toujours agressives? C'était là en tout cas tout ce qu'osait promettre la religion de Mithra, celle en qui l'on a indiqué la plus dangereuse rivale du christianisme naissant. Les dévots de Mithra adoraient le *Sol invictus*, le soleil jamais vaincu. Mais le soleil de justice acclamé par les chrétiens, c'était le vainqueur, le triomphateur, après qui il n'y a plus de ténèbres.

Et aujourd'hui, dans ce monde où la matière semble avoir en nous ressaisi l'esprit, ne voyons-nous pas encore les hommes de bonne volonté dans la même hésitation que les anciens païens? Ils ne demandent que de croire au triomphe de l'esprit; mais que peut l'esprit, ce faible esprit de l'homme, entre les forces obscures qui l'assiègent? D'où vient cette lueur en nous? Est-elle plus qu'une phosphorescence de hasard, bientôt engloutie par la matière même sur laquelle elle est née? Mais l'Évangile apporte toujours aux hommes la certitude que la réalité dernière du monde est lumière et qu'elle n'est que lumière. Et il n'apporte pas cette certitude comme une notion, mais comme un fait. La lumière divine, la lumière inaccessible, est elle-même venue

à nous. Elle a lutté contre les ténèbres. Les ténèbres ont paru la vaincre, mais c'est elle qui a triomphé. Et maintenant, elles ne sont plus.

Il y a un dualisme incontestable au fond de cette présentation du christianisme aux catéchumènes. On ne saurait le nier, et le réduire serait réduire le dynamisme même de la foi qu'on leur propose. Mais ce dualisme n'est pas celui d'une nature des choses irréparablement divisée. C'est un dualisme de volontés. C'est le dualisme entre une volonté créatrice et une liberté rebelle qui lui doit tout, puisqu'elle l'a créée, mais que la volonté divine ne saurait, pour cette même raison, anéantir. Elle luttera donc avec sa créature, mais à armes égales. Dieu luttera contre le diable, en ceux mêmes que le diable a séduits. Il les ramènera à lui en se faisant en tout semblable à eux. Il leur rendra la liberté en prenant leur condition d'esclave... Et du paradoxe de la croix subie par Dieu, jaillira celui de la résurrection promise à l'homme.

Comment ce grand mystère s'est accompli dans l'histoire humaine et cosmique où Dieu venait prendre sa place parmi les hommes, c'est ce que l'Écriture, l'Histoire Sainte a consigné. A la lumière du cierge pascal, la vigile nocturne va donc être consacrée à en repasser les principaux enseignements. Les douze lectures de cette nuit seront comme une ultime catéchèse. Le catéchumène, relisant une dernière fois le livre sacré, refera pour son compte cet itinéraire qui, peu à peu, dans la main de la Providence, conduisit l'homme de la chute à son salut.

Pour retrouver le sens que pouvaient offrir ces leçons aux catéchumènes, il faut ressaisir les raisons de leur choix. Et ces raisons ne peuvent nous être livrées que si nous relisons les textes en question avec la mentalité des exégètes et des prédicateurs de l'époque où la liturgie se constitua. Cette lecture de l'Ancien Testament n'aurait pas de sens si l'on n'en donnait une interprétation qui prépare directement aux réalités du Nouveau.

On commence donc par le récit de la Genèse : la création. Qu'est-ce que le catéchumène devait retenir de cette leçon inaugurale ? Sans aucun doute, le refrain qui ponctue chaque division du texte : « Et Dieu vit ce qu'il avait fait, et voici : cela était bon. » Le premier enseignement chrétien

à l'homme païen, c'était cela en effet : une leçon d'optimisme surnaturel, et même tout simplement naturel. On l'assurait de la bonté foncière de la réalité profonde, de la réalité divine, mais aussi de toute réalité créée pour autant qu'elle procède de son créateur, et, en son fond, cette relation ne saurait s'évanouir ni même s'altérer. C'en était fini du cauchemar des dualismes métaphysiques, déclarant l'existence inexorablement mauvaise, même s'ils magnifiaient une réalité idéale. L'humble matière n'était plus condamnée, mais exaltée. L'espérance d'une rédemption du corps lui-même était restaurée.

Toutefois cet optimisme ne pouvait laisser prise à aucune illusion. Le récit de la création était suivi du récit du déluge. A la bonté foncière de l'être créé succédait l'annonce de sa perversion volontaire. Mais à cette chute, le récit joignait l'espoir à la fois d'un jugement et d'un salut. Le déluge lui-même promettait et la condamnation de la masse rebelle et le salut d'un reste : première image du baptême où devait s'ensevelir un monde corrompu, ennemi de Dieu, pour se relever réconcilié et intact.

Cependant, le prix que l'humanité devrait payer pour cette rédemption, et en même temps la promesse mystérieuse que Dieu subviendrait à sa carence de débiteur insolvable, étaient aussitôt proclamés dans le récit du sacrifice d'Isaac, type par excellence du Christ immolé.

La quatrième prophétie, avec le passage de la Mer Rouge, apportant après celle du déluge une nouvelle image traditionnelle du baptême, rapprochait de la nécessité du sacrifice pour la délivrance, celle de l'exode.

Si toutes choses étaient bonnes à l'origine, si toutes choses avec l'homme et pour lui doivent être sauvées, il n'en reste pas moins qu'il doit commencer par s'en séparer. Aussi longtemps que le monde reste aux mains du diable, c'est-à-dire jusqu'à la parousie, le chrétien doit tout y abandonner, jusqu'à sa propre existence — c'est le sacrifice —, et il doit l'abandonner lui-même — c'est l'exode — : une fois qu'il aura passé cette nouvelle Mer Rouge qu'est le baptême, il devra s'habituer à n'être plus ici qu'un étranger et un voyageur, et cherchant la cité à venir. Ce premier nocturne s'achevait sur le chant du cantique de Moïse. L'identité mystique de ce qui était conté aux catéchumènes et de ce qu'ils

devaient vivre s'exprimait dans la reprise par l'Église du cantique des Hébreux parvenus sur l'autre rive : « Chantons au Seigneur, car il a été grandement glorifié : il a jeté dans la mer le cheval et son cavalier!... »

Et maintenant que la victoire était acquise sur la puissance tyranique, que la séparation était consommée, qu'est-ce donc qui attendait cette blanche multitude chargée de palmès que le voyant de l'Apocalypse contemplait, chantant le cantique de Moïse sur le rivage éternel ? Ce que lui-même appelait le Festin de l'Agneau. La première prophétie du second nocturne, c'était la lecture du grand texte d'Isaïe sur le festin messianique, promesse du banquet eucharistique qui suivrait le baptême, et dans ce banquet à son tour promesse de la fête sans fin qui réunirait les élus réconciliés dans la Maison du Père. Un très beau texte de Baruch venait ensuite, stigmatisant l'erreur des prodiges délaissant la source de la vraie Sagesse, pour s'abreuver aux citernes crevassées de la Science du bien et du mal. Mais surtout il excitait en eux le désir du retour vers le Père. Ne leur montrait-il pas les étoiles elles-mêmes se réjouissant de l'entendre les appeler et accourant à sa voix ? Et la lecture s'achevait sur ce présage de l'Incarnation : « Après quoi, Il apparut sur la terre et conversa avec les hommes. » Alors venait la prophétie d'Ézéchiël, promesse non pas surtout ni seulement de la résurrection individuelle : promesse plutôt de la renaissance, à partir des débris d'un monde mourant du péché, d'un peuple de Dieu, suscité à nouveau par Son Esprit. Et la voix d'Isaïe venait s'y joindre, pour prédire la Jérusalem céleste, où le soleil ne se couchera plus, Cité de Dieu, Cité et Épouse. Cet autre nocturne s'achevait sur le chant du cantique de la vigne, cette vigne qui est Israël, qui est l'Église, et qui, aussi bien est le Christ, le Christ total.

Avec le dernier nocturne, venait le récit de la nuit pascale, de la nuit où l'Agneau immolé avait sauvé le peuple fidèle. Cette nuit allait s'achever sur trois ultimes exhortations, celle de Jonas : à la pénitence, commencement du salut ; celle de Moïse dans le Deutéronome : à la persévérance après le don de la grâce ; enfin, mieux que tout appel direct, l'exhortation de l'exemple : le martyr des trois enfants dans la fournaise, expression exaltante du consentement à l'héroïsme impliqué dans l'acceptation du baptême.

C'est après ce rappel de l'identité martyre-témoignage, que les catéchumènes étaient emmenés au baptistère. Ils partaient, conduits par le pontife, chantant le psaume XLI : « Comme le cerf soupire après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après vous, ô Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ?... »

Ce chant, à la fin de cette nuit, était comme la réponse enfin arrachée du cœur des catéchumènes par ces invitations à venir aux sources que l'Église avait multipliées à leur adresse et auxquelles un Zénon de Vérone a su donner de si saisissantes expressions.

Avec ce chant allait commencer, après la fête de la lumière, une fête de l'eau qui peut être dite aussi bien la fête de la vie. Le meilleur commentaire de l'une et de l'autre serait fourni par les pages de saint Jean sur Jésus à la fête des Tabernacles. Jésus s'écria, je vous le rappelle, après l'illumination du parvis : « Je suis la lumière du monde », et, après la procession à la fontaine de Siloé : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive : comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. »

Les catéchumènes, illuminés par la première de ces révélations, vont faire l'expérience personnelle de la seconde. Entrons pour cela avec eux, le pontife, son presbyterium et ses diacres, dans le baptistère. Mais avant de quitter la basilique toute lumineuse, n'oublions pas que l'Église y reste assemblée. Durant tout le temps que durera la cérémonie baptismale, l'Église terrestre invoquant l'Église céleste à se joindre à elle, restera en prière. Par le chant des litanies, priant pour tous les besoins de l'humanité rachetée, évoquant tous les mystères rédempteurs, elle enveloppera ceux qu'elle va engendrer à la vie de cette atmosphère de supplication collective dans laquelle se font en elle toutes les grandes œuvres de Dieu. C'est là un enseignement sur lequel il ne faut pas se hâter trop de passer : si purement divins que soient les sacrements et l'œuvre qui s'opère en eux, c'est à l'Église que leur réalisation est confiée. Elle ne s'accomplit pas sans que l'Église l'enveloppe de sa prière catholique. Et cette prière a tant d'efficace qu'elle opère elle-même indivisiblement avec Dieu dans toute cette frange des sacramen-

taux où l'*opus operantis Ecclesiae* épouse constamment l'*opus operatum* du sacrement lui-même.

Cependant voici l'évêque au bord de la cuve où les catéchumènes vont descendre. Il commence par bénir et consacrer l'eau baptismale dans une solennelle prière eucharistique. C'est ici que les mystères du baptême et de Pâques nous apparaissent comme un seul mystère. Le sens de la Résurrection du Christ s'y révèle : elle est le principe d'une création nouvelle, de cette nouvelle naissance d'eau et d'Esprit, de cette naissance d'en-haut par laquelle Jésus avait dit à Nicodème qu'il fallait que tout homme passât pour entrer dans la vie. Un parallèle grandiose se dresse entre la première création et la seconde. Comme au début, sur la terre enveloppée par les eaux, l'Esprit était descendu et avait fait jaillir la vie de ces ondes, il faut que le monde s'y replonge, car l'Esprit va y descendre derechef et il renouvellera tout ce qui s'y sera volontairement enseveli. Le symbole du déluge est rappelé, car il s'agit bien d'un mystère de mort. Il faut que meure le vieil homme avec ses œuvres et ses convoitises. Il faut que soit enseveli avec le Christ l'homme naturel et qu'il accepte de ne plus être. Alors se relèvera des fonts un homme nouveau; en lui la chair sera crucifiée avec ses convoitises, mais en lui aussi, par l'impression de la croix sur toute son existence, le germe de la résurrection poursuivra sa croissance latente jusqu'au printemps éternel. Et c'est pourquoi l'eau que le pontife répand vers les quatre points cardinaux présage le retour au paradis dont les fleuves symboliques irriguaient la terre entière de leurs eaux fécondantes.

De nouveau l'exorcisme reparait. Il acquiert une définitive clarté : il s'agit de bannir des éléments de ce monde l'esprit malin qui en avait fait son habitat, par la présence irradiante de l'Esprit divin. A la parole toute-puissante du Sauveur, l'Esprit va ressaisir, en effet, la nature profanée pour en faire son instrument obéissant. Se posant sur les sources polluées de la terre et restaurant leur virginité, il va en faire jaillir une race nouvelle. Dans la pureté restituée à la nature humaine, reprise au démon par la mort du juste, une fécondité surnaturelle va apparaître. Les eaux baptismales sont le milieu sacré où naîtra la race céleste, les fils de l'Ichtys divin. Il y a ici indiquée toute une théologie de

la Maternité virginale de l'Église, dont la Sainte Vierge apparaît comme la personnification réalisée. Dans la mort volontaire du Sauveur, entraînant la mort à soi-même librement consentie par les catéchumènes, une dernière métamorphose se prépare. La Résurrection du Chef nous apporte les prémices d'une création définitive pour laquelle, comme l'homme au début avait été tiré du limon, de l'homme à son tour, une humanité fille de Dieu se dégage pour le ciel, pour la vie même du Père, communiquée au Fils et par lui à tout son Corps mystique, dans le Saint-Esprit.

Il n'y a plus pour les catéchumènes qu'à renoncer une dernière fois au prince de ce monde, adhérer définitivement au Roi du monde futur.

C'est fait; ils sont descendus dans le bain salutaire et ils en sont remontés. Désormais ils sont de nouvelles créatures; ils sont morts au monde, et leur vraie vie est cachée avec le Christ en Dieu. Ils reçoivent l'onction sur le front, le vêtement blanc, la lumière dans leurs mains.

## V

Mais il leur reste encore à recevoir les dons suprêmes. Le baptême les a entés sur le Christ; il faut maintenant que la vie du Christ découle en eux comme l'onction qui du chef d'Aaron se répandait jusqu'aux franges de sa robe. Les voici donc, lavés, illuminés, renés, qui, un à un, passent devant le pontife. Celui-ci leur impose les mains et verse sur eux le chrême qu'il a consacré trois jours plus tôt. Avec le parfum sacré, la plénitude invoquée du Saint-Esprit se répand en eux comme elle s'était reposée sur le Christ remontant du Jourdain. Désormais, confirmés dans la grâce de l'adoption baptismale par le don même de Dieu qui fait d'eux son temple vivant, ils ont en eux l'Esprit d'adoption, l'Esprit du Fils, qui crie à Dieu en eux « Abba », c'est-à-dire « Père », et qui rend témoignage à leur propre esprit qu'ils sont enfants de Dieu. Non seulement, comme dit saint Jean, ils le sont appelés, mais ils le sont.

Et tandis que s'achève dans la basilique le chant des litanies, voici qu'y rentrent les renés, les oints de l'onction

même du Christ. Pour la première fois, la liturgie du mystère chrétien par excellence, de ce mystère qui est le Christ en nous, espérance de la Gloire, va se dérouler devant eux, jusqu'au bout. Non seulement se dérouler devant eux, mais ils vont y prendre part, avec toute l'Église, au premier rang de laquelle on les a placés. Et c'est ici le sens dernier de leur baptême et de leur confirmation : les introduire au mystère de l'Église, au mystère qui est la vie même de l'Église, les admettre à la réunion de tous en un seul corps qui se consomme autour de la table unique dans la communion de tous au pain unique, corps de l'Agneau immolé, du Christ notre Pâque, comme dit saint Paul. Baptisés dans le Christ, revêtus du Christ, oints de son onction sacerdotale et royale, ils sont désormais, dans et par l'Église qui vient de se les agréger, des participants au sacrifice du Christ qui s'achève dans la chair des siens, des communicants au banquet du Christ qui nourrit à l'avance de l'aliment d'immortalité.

Puissent ces brèves notations nous aider à ressaisir tout le sens du baptême, et pour ceux qui le reçoivent, et non moins pour l'Église qui le leur donne — c'est-à-dire, car les deux choses ne font qu'une, tout le sens pour le monde de ce fait dominateur de son histoire : la Résurrection du Seigneur.

\*  
\*\*

*Assertion 1.* — La fonction missionnaire de l'Église, et, spécialement, la collation du baptême, est son témoignage essentiel à la Résurrection du Christ.

*Assertion 2.* — Le baptême suppose une épreuve et une initiation — c'est un non-sens de le donner sans la garantie d'une instruction approfondie sur le mystère du Christ, d'une adhésion éprouvée à celui-ci.

*Assertion 3.* — C'est d'une certaine manière l'affaire de tous les fidèles, et pas seulement des prêtres, que d'appeler et de conduire les païens à la régénération.

*Assertion 4.* — Toute l'œuvre de l'Église, comme du Christ en ce monde, doit être vue non comme une simple pénétration pacifique, mais comme une lutte à mort, lutte bien particulière en ce que c'est celui qui accepte de mourir

qui vaincra par là-même. Cette lutte est contre l'Esprit du mal, non pas abstraction mais réalité mystérieuse.

*Assertion 5.* — L'initiation baptismale doit être d'abord une initiation personnelle à la prière publique de l'Église, spécialement à la louange.

*Assertion 6.* — Elle doit être ensuite une initiation à la foi conçue avant tout non comme la connaissance de notions, mais comme la reconnaissance du fait divin de l'intervention de Dieu en ce monde pour le salut de l'homme.

*Assertion 7.* — Le terme de cette initiation doit être une profession de foi publique rendue à l'Église et au Christ inséparablement. Cette profession doit engager la vie dans un choix pour le Christ contre Satan, prêt à aller jusqu'au martyre.

*Assertion 8.* — Le conflit où le catéchumène doit prendre part, c'est foncièrement le conflit des ténèbres et de la lumière, non seulement invincible, mais triomphante pour la foi.

*Assertion 9.* — Dans l'Écriture Sainte, toute l'histoire du monde et de chaque âme doit se révéler au catéchumène comme l'histoire de Dieu délivrant l'homme de l'esclavage et de l'inimitié, pour le réconcilier avec lui, au prix du sacrifice de soi, de l'abandon du monde; — le chrétien y deviendra étranger et voyageur, mettant dans la Résurrection et le triomphe final du Christ total tout son espoir.

*Assertion 10.* — Ce que donne le baptême, c'est en effet une création nouvelle qui de l'homme, mais au travers de la mort, fait un fils de Dieu.

*Assertion 11.* — Cette création nouvelle trouve son sceau dans le don de l'Esprit à la confirmation; toute une vie dans le Saint-Esprit, assimilant au Fils et à une participation mystérieuse de la relation qui l'unit au Père, doit en découler.

*Assertion 12.* — Le baptême et la confirmation exigent la participation à la célébration collective de l'Eucharistie et à la communion qui en est l'achèvement, avec toute sa signification de vie dans le Corps du Christ.

LOUIS BOUYER,  
de l'Oratoire.